

## *Comptes rendus*

**LACHERAF, Mostefa .- *Des noms et des lieux .- Mémoires d'une Algérie oubliée, souvenirs d'enfance et de jeunesse.-Casbah éditions, Alger, 1998.***

Des noms et des lieux, il en est de glorieux et de moins honorables dans le vécu de Mostefa Lacheraf qui nous livre une partie de ses mémoires en signalant la suite : *“ Peut-être me sera-t-il permis avant de clore cette partie du livre consacré aux souvenirs d'enfance et de jeunesse, de rappeler ou d'annoncer pêle-mêle quelques-uns des moments saillants, inoubliable ou significatif dans un sens précis qui dominent ma mémoire pour ce qui est des deux “ âges ” déjà évoqués et “ inaugurent ” la suite à venir dans le futur récit de ma vie d'adulte, d'enseignant, de prisonnier politique, de chercheur, de diplomate et de citoyen ordinaire ”.*

Legs aux futures générations, ce livre raconte et continue le combat d'un homme contre le colonialisme et contre l'ignorance. *“ Des noms et des lieux ! Revenons-y alors que l'ignorance chez nous bat son plein au sujet de ce pays, de ses noms, et pas seulement au niveau d'un état civil désastreux, mais aussi à travers le choix des parents saisis par des mimétismes orientaux, occidentaux et rarement maghrébins . ”*

Ignorance qui persiste au sein de l'école et pervertit l'usage de la langue arabe tant dans la pratique et que dans son enseignement.: *“ Peut-être que l'arabisation indigente qui appauvrit effroyablement l'esprit des enfants et des adultes quand à la nécessaire connaissance scientifique de la terre et de l'humanité algériennes, incitera-t-elle ses responsables à prendre l'exemple sur l'effort prospecteur méticuleux se rapportant à l'Algérie de tous les lieux et de tous les jours, effort inhérent aux langues populaires si attentives (à leur manière) aux phénomènes les plus infimes et aux signes ténus de la nature de notre attachante région nord-africaine. ”*

Le problème de la langue arabe en Algérie, ne se résoud pas *en frappant d'ostracisme une langue différente*. Bien au contraire, il y a là une attitude révélatrice d'une forme de méconnaissance qui affaiblit d'une part ses possibilités de s'enrichir et qui rappelle d'autre part *les mentalités discriminatoires et les procédés pratiqués par le colonialisme*.

Lire les mémoires de M.L. c'est connaître un pan de l'histoire de l'Algérie en mouvement pour acquérir son indépendance puis le droit de vivre dans la dignité ; c'est aussi percevoir l'image de ses compagnons de lutte et de quelques-uns de ses contemporains. Elles nous mènent en même temps à découvrir le terroir peu ordinaire dans lequel s'est forgée sa personnalité où se mêlent une curiosité précoce et des *providences* quelque peu provoquées. Une lointaine lignée et un quotidien enrichi de lectures et rencontres exceptionnelles nous enseignent par exemple et entre autre, comment le portrait d'un certain Ferhat ben Ameer est confondu avec celui de l'Emir Abdel Kader !

L'arme de M.L. est celle de la connaissance de la réalité pour affronter ces révolutionnaires d'un nouveau genre, les *qawmiyyine* qui ont rompu avec les

valeurs authentiques de l'Algérie : “ ...Ceux qui prétendent écrire l'histoire des idées sans lui donner pour support obligé l'homme ou le groupe social ,etc. Ceux-là, qui sont à l'image des négateurs du Réel, des partisans du “ langage grandiloquent ” tel que le philosophe Clément Rosset vient de l'évoquer pour nous, ont toujours vu l'homme comme un être abstrait, sans racine dans son propre pays, prêt à être transformé à vue d'œil par l'influence du moment. D'Algériens qu'ils étaient, jeunes, pleins de force mais fuyant la guerre de libération et leurs devoirs envers elle en 1955-1956, ils nous sont revenus plus tard, une fois la tragédie terminée, avec des mentalités orientales de supériorité “ langagière ” et de complexes mal dissimulés par lesquels ils entendaient prendre leur revanche et justifier par les mot de la grandiloquence et de l'Irréel, leur absence faussement motivée d'apprentis étudiants ayant adopté le statut super-nationaliste des qawmiyyine en lieu et place du nationalisme libérateur du peuple algérien martyr. ”

C'est l'idéologie baâthiste qui est ici nommée et en fait, son travail contre l'histoire qui est incriminé: “ On n'était plus dans le présent avec vue sur le futur. L'historicité statique des survivants prévalait contre l'historicité dynamique des combattants et de quelques morts illustres qui furent sur le terrain, les pionniers de la révolution et les artisans de la victoire”.

Déplorant ce qui se passe aujourd'hui en Algérie, il s'offusque de l'abus relatif au sens du sacré dans la religion en matière de noms propres dont la signification oscille entre des conceptions tantôt réductrices (concernant les femmes), tantôt démesurées : “ Assurément, nous dit-il au sujet du sacré, ce n'était pas l'Islam démonstratif, exhibitionniste du spectacle, du “ m'as- tu vu ? ”, des batteurs d'estrade si pauvres en spiritualité, qu'il leur faut hurler, gesticuler, tomber en transes feintes pour s'affirmer musulmans ! Que dis-je ? Pour se proclamer islamistes. Sans oublier que l'Islam condamne expressément al-riyâ, attitude trop démonstrative, publicitaire, démagogique par laquelle on affiche en public ses dévotions. Bref, l'orthodoxie musulmane a horreur de l'ostentation. ” C'est ailleurs que la grandeur se situe, aux bancs de l'école et du lycée que M.L. a dû quitter pour rejoindre la non moins prestigieuse Merdersa d'Alger Tha'âlibiyya et dans laquelle était dispensé un enseignement bilingue exemplaire d'une grande diversité de programmes et de qualité pédagogique... : “ Quoiqu'il en soit, et objectivement parlant, les plus cultivés parmi les Algériens dans le domaine du patrimoine arabe juridique et littéraire et dans celui de la littérature universelle d'expression française, étaient des bilingues sortis de ces medersas officielles et notamment les cadis et certains mouderrès. ”. Peut-être constituent-ils, dans l'espoir et le message de Mostefa Lacheraf, des modèles à explorer pour construire les liens émancipateurs de notre société d'appartenance maghrébine.

**Ammara Bekkouche**

**PROST, ANTOINE (sous la direction).- La résistance, une histoire.- Paris, Éditions de l'Atelier, 1997.**

*“ L’heure vient où l’on peut envisager une histoire totale de la Résistance, articulant le local au national, le politique et le militaire à l’idéologique comme au social ”*

C’est sous cette approche plurielle qu’A. Prost tente d’introduire les différentes contributions à l’origine de ce livre. Ce choix orienté vers une histoire sociale de la Résistance, il s’en explique : il s’agit d’explorer d’autres pistes de recherches susceptibles d’expliquer les relations multiples que la Résistance n’a pas manqué de nouer avec la société. Ainsi, les questions relatives aux modalités de l’entrée en résistance, la constitution successif des réseaux et maquis au gré des événements, leur fonctionnement, en ville ou à la campagne, le rôle des hommes et des femmes... ont l’avantage d’inscrire l’histoire de la Résistance dans une autre perspective que celle où l’a confiné jusque - là une historiographie partagée entre résistance et collaboration, laissant peu de place à une connaissance réelle de ce passé.

Il n’est pas question de rendre compte de l’ensemble des articles, mais seulement de signaler l’intérêt d’une telle lecture et des possibilités de renouvellement de la recherche autour de la Résistance.

Les historiens étouffent dans les prismes de l’historiographie nationale, en ce sens, le regard comparatiste amplifie quand il ne transforme pas les façons de voir, en invitant à renouer avec l’expérience créatrice de la recherche.

***DOUZOU, Laurent.- L’entrée en résistance.- p.p. 9-20.***

On pourrait aussi intituler cette contribution : “ comment entre-t-on en résistance ? ”

Derrière la question se profile une évidence première : l’entrée en résistance est le fait de quelques uns, voir de petits groupes isolés qui ont réagi rapidement à l’armistice et à l’occupation. Autrement dit, le rôle des résistants de la première heure est fondamental quant à l’évolution ultérieure, c’est-à-dire la prise des contacts en vue d’un éventuel recrutement, de l’élargissement des relais si indispensables à la transmission des ordres et à la poursuite de l’action. Ce qui fait l’intérêt d’une telle distinction, aux yeux de l’auteur, réside dans “ l’articulation entre ces deux formes d’entrée et de pratique résistante ”, c’est dire que “ l’intentionnalité ” et “ l’antériorité ” de l’engagement n’agissent pas indépendamment l’une de l’autre mais se fondent en réalité dans une pratique sociale. L’auteur ajoute un troisième paramètre, celui de la disponibilité des premiers acteurs de la résistance dont il distingue deux niveaux : une disponibilité totale telle que l’incarna De Gaulle dès le 18 juin 1940, une disponibilité dite fonctionnelle, celle qu’assumeront des milliers de français, au sein de leurs lieux de travail et qui seront l’épine dorsale de la résistance, dans la mesure où leur engagement va susciter une dynamique extraordinaire en mettant en mouvement diverses formes de sociabilité (comme l’expérience militante ou civique).

Ces quelques remarques suffisent pour vouloir aborder la Résistance, non plus comme affaire réduite à l’émergence de quelques individualités, mais à tenter de la situer dans une perspective plus large, englobant des groupes sociaux plus larges, d’où la proposition de L. Douzou pour dégager d’autres niveaux

d'analyse. Ainsi, la ville anticipe par la précocité de son engagement résistant sur la campagne. Implicitement, elle pose le rôle joué par les élites urbaines au sens large du terme : la Résistance n'est pas une affaire de conversion des élites en place. La question est plus compliquée donc, dans la mesure où l'itinéraire d'un De Gaulle ou de Jean Moulin, Pierre Brossollette ne répondent pas véritablement au modèle des dirigeants d'alors ; c'est une manière de nuancer et de ramener l'observation à des segments sociaux plus larges, " aux viviers ", lieu possible de la protestation (ainsi les élèves de grandes écoles, le groupe du Musée de l'homme).

Enfin, la Résistance a produit sa propre dynamique, induisant des orientations nouvelles, des décisions inattendues en fonction des conditions du moment. Une manière de remettre les choses à leur place et réviser le mythe qui auréole les fondateurs... Les héros n'en sortent pas réduits, bien au contraire, ils sont auréolés de l'apport des divers relais qui, solidaires les uns des autres, ont su capter et assumer l'action des pionniers.

**ANDRIEU, Claire.- *Les résistances, perspectives de recherche.* - p.p.69-94.**

Ce sont les résultats d'une recherche particulièrement intéressante que nous livre C. Andrieu, dans la mesure où l'histoire des femmes résistantes n'est plus appréhendée sous le seul angle du modèle exemplaire, mais se pose d'emblée comme " une enquête sur le genre de l'engagement " dans la résistance. L'auteur n'exclut pas l'autre volet, soit une enquête similaire mais du côté de celles qui ont choisi de collaborer.

Cette enquête prend d'abord les contours d'une analyse socio-démographique. Et toute la difficulté consiste à dénombrer les femmes résistantes, tant leur participation - engagement s'est le plus souvent inscrite dans des actions difficilement identifiables aux critères retenus par les organismes tels que les conseils de l'ordre de la Légion d'honneur, de la libération et de la médaille de la Résistance. C'est que " constituée de gestes quotidiens et traditionnels, leur résistance logistique se prête mal au recensement distinctif " (p.72.), d'autant plus qu'elle est perçue " comme allant de soi " (p.73) selon les propres dires des concernées. Or, de l'avis des résistants, le rôle des femmes a été déterminant. Les différentes recherches estiment la participation féminine à environ 12 %. Or, rapporté à la proportion de la population féminine (52%), ce chiffre peut sembler particulièrement faible. Mais si l'on considère " l'engagement politique des femmes avant et après la guerre ", ce chiffre montre au contraire " une mobilisation sans précédent ".

Autrement dit, il doit être examiné à l'aune de l'espace civique qui induit ici, la défense de la cité, réservée alors aux hommes. Les femmes à travers leur résistance ont joué un coup double en investissant, à la fois, le champ républicain et le champ de la guerre

Cette première investigation a amené l'auteur à s'interroger sur l'existence " d'une culture féminine de la résistance " qui a su transgresser les barrières de l'ordre établi (mariage, maternité..) d'une part, et à tenter de cerner le statut social des résistances, d'autre part.

Dans quelle mesure l'activité professionnelle a été un facteur supplémentaire d'engagement militant ? et comment expliquer la présence ou l'absence de catégories socio-professionnelles, comme les ouvrières par exemple ? et la résistance de ménagères, c'est-à-dire celles des femmes au foyer ? Celles-ci ont assuré d'une manière générale une logistique nécessaire à la survie de la résistance, reconnue mais non comptabilisée et encore moins gratifiée ... Sexisme a-t-on dit ? sans doute, les mentalités masculines et féminines enserrées dans la culture dominante ne pouvaient agir autrement. Mais, au regard d'aujourd'hui, de nouvelles perspectives s'ouvrent à la recherche autour de la résistance des femmes qui incitent à partir non plus d'un constat de carence (faible pourcentage) mais à considérer l'ensemble de la résistance, incluant femmes et hommes, à travers les divers rôles remplis, ici et là, à accomplir des expériences nouvelles, situées au-delà des frontières traditionnelles, hors de la loi.

Le livre renferme d'autres études toutes aussi intéressantes les unes que les autres :

- Quelles différences sociales entre réseaux, mouvements et maquis ? par Dominique Veillon et Jacqueline Sainclivier,
- Structurations, modes d'intervention et prises de décision, par olivier Wievorka,
- Résistances et classes moyennes, par Jean Marie Guillon,
- La résistance des cheminots, par Christian Chevandier...

Elles méritent toutes une lecture attentive, et appellent à une mise en parallèle avec d'autres formes de résistances. La comparaison avec celles que la lutte de libération algérienne a engendrées, par exemple, serait certainement des plus significatives.

*Ounassa Siari-Tengour*